



HAL
open science

Un texte inédit de René Lafon et Gil Reicher sur le "Linguae Vasconum Primitiae" (1545)

Aurélie Arcocha-Scarcia

► **To cite this version:**

Aurélie Arcocha-Scarcia. Un texte inédit de René Lafon et Gil Reicher sur le "Linguae Vasconum Primitiae" (1545). Lapurdum, 1996, 1, pp.87-119. artxibo-00533387

HAL Id: artxibo-00533387

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00533387v1>

Submitted on 5 Nov 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UN TEXTE INÉDIT
DE RENÉ LAFON ET GIL REICHER
SUR LE *LINGVAE VASCONUM*
PRIMITIAE (1545)**

Je remercie vivement Patri Urkizu qui a eu l'amabilité de me confier ce document jamais publié à ce jour. Le texte, dactylographié, est sans doute le fragment d'un livre (seuls figurent les deux derniers chapitres, la conclusion, la bibliographie et la table des matières) que R. Lafon et G. Reicher avaient l'intention de publier ensemble. Il porte leurs deux signatures, les noms des lieux liés sans doute à la rédaction, suivis des dates 1938-1952. L'ouvrage est certainement celui dont K. Mitxelena parle dans les lignes suivantes :

"Dechepareren bizitzaren berri urri bezain zeatzak eman dizkigute, beste zenbait artean Jaurgain'ek, Huarte'k, Urkixo'k, Gil Reicher andreak : azkeneko onek eta Lafon irakasleak batera prestatu zuten liburua, zoritxarrez, ez da sekula osorik atera." ("Sarrera-gisa" : Mitxelena in B. Echepeare 1978, 10.) "Jaurgain, Huarte, Urquijo, M^{me} Gil Reicher nous ont donné des informations aussi exactes que brèves sur la vie de Detchepare : le livre que cette dernière avait préparé avec le Pr Lafon n'a, malheureusement, jamais été publié intégralement."

Lafon y fait aussi une allusion :

"(...) opinion que M^{me} Gil Reicher m'a exposée au cours d'une conversation en mars 1952, et qu'elle développe dans un ouvrage sur la vie et l'œuvre de Bernard qui doit paraître à Saint-Sébastien sous nos deux signatures et dont elle a écrit la partie historique." (Lafon, BRS-VAP VIII, 173).

Ces lignes donnent à penser que certains fragments du livre furent tout de même publiés. Mitxelena n'avait-il pas en tête la traduction française faite par Lafon du *Linguae Vasconum...* dont lui-même avait rédigé le prologue (1978) et qui fut auparavant publié dans le *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País* (BRSVAP, VII, 1951, 485-504, et VIII, 1952, 3-20) ?

La traduction de Lafon ne devait-elle pas, en réalité, former le chapitre IV du livre inédit : "Les Prémices de la langue des Basques (traduction)" ? À noter, toujours à propos de cette traduction, que dans l'édition de 1978 figure la mention "Versión francesa corregida : Rene (sic) Lafon". Mitxelena signale pourtant :

“Hemen datorren frantses-itzulpena, Lafon'ena da, lehen *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País-en* agertua, oar ikasi ugari lagun zituela.” (“Sarrera-gisa” : Mitxelena 1978, 10-11). “La présente traduction française est celle de Lafon, celle-là même qui parut auparavant dans le *Boletín de los Amigos del País*, accompagnée de nombreuses notes critiques.”⁽¹⁾

Les traductions précédentes étaient celles d'Archu (la première publiée en 1847) qu'Urquijo accepte avec des réserves :

“Como advierte M. Vinson (*Bibliographie... I. b*), esta reimpresión de Gustave Brunet, deja mucho que desear, y las traducciones (del inspector de enseñanza primaria de la (sic) Réole, Archu) no son rigurosas, ni siempre exactas (...) A pesar de estos defectos, la edición de Brunet, y la traducción de Archu fueron, a mi juicio, de gran utilidad (...)” (Urquijo, 1933, 20-21)⁽²⁾.

Vient ensuite celle de Van Eys (1886) dont seule une partie paraît dans la revue *Euskara* de Berlin, s'y ajoutent les travaux de Stempf et surtout son *Glossar ...* (traduction en allemand et analyse grammaticale du texte de B. Etxepare, 1887-1893) revus partiellement par H. Schuchardt⁽³⁾, les fragments traduits en français par Francisque-Michel (*Le Pays Basque* 1857, fac-similé 1983, 442-449, 452-454) ou Lacombe (*RIEV* 1912)...

Revenons au projet Lafon-Reicher et aux *Notes pour une édition critique et une traduction française des “Linguae Vasconum Primitiae” de Bernard Dechepare* de R. Lafon. “Ces notes”, dit-il, “visent à justifier ou expliquer la traduction française des Primitiae que nous avons publiée dans cette revue. Elles doivent parfois se borner à dire à quoi tient l'obscurité du texte. Elles complètent notre étude de la langue de Bernard Dechepare qui a paru dans cette revue” (*BRSVAP* VII, 1951, 309-337, et Lafon *BRSVAP* VIII, 1952, 143)

L'étude de Lafon sur la langue de B. Etxepare publiée en 1951 n'est-elle pas, en réalité, le V^e chapitre du livre dont le titre est identique “La langue de Bernard Dechepare” ? D'autre part, les *Notes* parues dans le *BRSVAP* VIII, ne sont-elles pas ces mêmes “Notes explicatives”⁽⁴⁾ placées à la fin du chapitre IV ?

Il faut ajouter encore à propos du titre de l'ouvrage qu'une mention figurant à la fin des *Légendes basques...* de G. Reicher nous apporte l'information suivante :

“À paraître prochainement : chez Maisonneuve : Bernard Dechepare (en collaboration avec René Lafon.)” (Reicher 1946)

Examinons le manuscrit. L'auteur du chapitre VI intitulé *Le milieu littéraire, les influences possibles* pourrait-il être le même que celui de *Renaissance du Sud...* (Lafon 1970) ? Nombreuses sont en effet les références à la poésie occitane et catalane. Certaines intonations, pourtant, rappellent irrésistiblement les envolées lyriques de G. Reicher...

Mais aucun doute n'est possible au sujet du chapitre VII : il est de Gil Reicher et une note en bas de page le prouve :

“Nous avons expliqué ailleurs, dans les *Légendes basques dans la tradition humaine* ⁽⁵⁾ la place extraordinairement prépondérante que tiennent les étoiles dans la mythologie basque”.

Quant au contenu des deux chapitres, il est nécessaire de relever quelques affirmations étonnantes. En voici quelques-unes :

“Rien ne ressemble moins à la poésie amoureuse des trouvères que les âpres et violents chants de Bernard ; pourtant l’amour y est traité avec les mêmes nuances de sentiments.” (VI)

“Bernard, comme le duc d’Aquitaine, eut le diable au corps avant d’y avoir Dieu (...)” (VI)

“On ne peut nier quelque ressemblance entre les vers amoureux de Bernard et ceux du Catalan (l’auteur se réfère à Auzias March) ; ceux de ce dernier, pourtant semblent être dictés par le cerveau et par les sens, et ceux de Bernard par le cœur et par les sens.” (VI)

“Se souvenant peut-être que le Marquis (de Santillana) avait écrit une “querelle d’amour” restée célèbre, afin de montrer que ces Basques rudes et forts savent aussi, à leur heure, être amoureux et passionnément ?” (VI)

“Recteur pasteur d’âmes il conserve sa vie débordante, ses rudes expressions d’homme ardent, sa verdeur de montagnard (...)” (VI)

“N’oublions jamais lorsque nous jugeons des choses basques qu’il nous faut faire abstraction d’habitudes de pensée valables pour les autres pays, mais qui sont en défaut lorsqu’il s’agit de celui-ci.” (VII)

“Fou d’amour il le fut souvent avant de devenir un digne et loyal prêtre.” (VII)

“Il n’a rien de burlesque et ne ressemble pas du tout à l’amour courtois du trouvère, ni à celui, subtil charmant et parfois féroce, des humanistes de la Renaissance. C’est l’amour d’un homme sain et fort, l’amour simple et naturel, aussi loin que possible du vice, même littéraire.” (VII)

“Ces traits de réalisme et de crudité ne sont pas absolument spéciaux à l’âme basque, ils sont inhérents à l’âme basque.” (VII)

Les considérations douteuses sur la “race basque”, l’insistance sur les caractères ethno-psychologiques, la “force”, etc., interrogent le lecteur. Mais la qualité littéraire des textes de B. Etxepare ? Elle passe tout simplement à la trappe. Les textes, en effet, ne sont jamais considérés pour eux-mêmes, et d’ailleurs les passages cités ne le sont jamais dans leur langue d’origine, mais dans la seule traduction française, contrairement à ce que savait faire, par exemple, à la même époque, un Bachelard citant Edgar Poe :

“À un être disparu, Edgard Poe murmure :

Away, then, my dearest
Oh ! hie thee away ;

.....
To lone lake that smiles
In its dream of deep rest,
At the many star-isles
That enjewel its breast.

Loin, alors ma très chère
Oh ! va-t'en loin,

.....
Vers quelque lac isolé qui sourit,
Dans son rêve de profonds repos,
Aux innombrables îles-étoiles
Qui gemment en son sein.

Al. Aaraaf, trad. Mourey p.162"
(G. Bachelard 1942, 67)

Il convient de rappeler, pour conclure, que nous savons fort peu de choses sur la vie de B. Etxepare :

“Casi nada se sabría de la vida del primer poeta vasco conocido (...) si en la portada de su libro no constara que fué parroco de Saint-Michel-le-Vieux, y si el mismo Dechepare no nos hubiera hablado de su encarcelamiento en una de sus composiciones titulada “Mossen Bernat echarparere cantuya”. (Urquiyo, 1933, 9)

Seuls des mots comme ceux qui suivent pourraient donner à penser que B. Etxepare parle en son nom propre :

“Nihaurc ere vqhen dicit ceynbayt ere amore
Bana hantic eztut vqhen prouechuric baterere” (*Amorosen gaztiguya III*)

“Moi aussi j'ai eu quelques amours. / Mais je n'en ai retiré aucun profit :” (*Critique des amoureux III, trad. Lafon*)

“Nihaur ere ebili niz anhicetan erhoric
Gaoaz eta egunaz ere hoçic eta veroric” (*Amorosen gaztiguya, XIX*)

“Moi aussi, j'ai fait bien des folies, / La nuit et le jour, par le froid et la chaleur ;” (*Critique des amoureux, XIX, trad. Lafon*)

Amorosen gaztiguya introduit onze poèmes chantés se rapportant à diverses situations amoureuses tout à fait classiques et codifiées déjà depuis plusieurs siècles du temps de B. Etxepare. Dans ce texte introductif la volonté didactique de l'auteur est claire :

“Bercec berceric gogoan eta nic andredona maria
Andre hona daquigula gucior othoy valia” (I)

“Les autres pensent à d’autres, et moi à la Sainte Dame Marie. Que la bonne Dame nous vienne en aide, je l’en supplie, à nous tous !” (I, trad. Lafon)

“Ceren bada erho guira gayxo beqhatariac
Andre leyal honegana goacen othoy guciac
Elas othoy aribira berce amore falsuyac
Harequila segur dugu vehar dugun gucia.” (XV)

“Pourquoi donc sommes-nous fous, pauvres pécheurs ? À cette loyale dame allons tous, je vous prie. Ah ! s’il vous plaît, arrière, les autres amours, les fausses ! Avec elle, nous avons sûrement tout ce qu’il nous faut.” (XV, trad. Lafon)

Rappelons enfin que, d’après un document qui doit être postérieur à 1520, mais antérieur à 1530 (Orpustan 1996, p. 33), B. Etxepare “*Muy buen seruidor de Su Magestad*” jouit d’une très bonne réputation auprès d’une administration castillane soucieuse autant d’allégeance politique que de morale. Sa compétence et sa culture sont soulignées (“*avilidat suficiençia y letras y otras virtudes*”). Sa nouvelle charge de Vicaire Général de “Sant Johan” va le conduire, selon le vœu de ses supérieurs, à “exercer correctement la justice” (*buena administracion de la justia*), cela veut aussi dire qu’il devra mettre de l’ordre chez les ecclésiastiques dont il a la charge pour remédier à la “*mala administracion de la justia y disoluciones de los ecclesiasticos y otras cosas no debidas que se hazian*” ...

Voici, pour plus de détails, le passage dans son entier :

“Que el Obispo de Vayona ultimo que fue a rogaria y por muchas inportunaciones que le hizieron los jurados de la villa y tierra de Sant Johan, a causa de la mala ministracion de la justicia y disoluciones de los ecclesiasticos y otras cosas no debidas que se hazian en tiempo de don Pedro de Mendicoaga exercitaba el Vicario Generalado de Sant Johan, me scribio tubiesse por bien que el hiziesse mutacion en el dicho Vicariado por lo que convenia al descargo de su conçiençia y buena ministracion de la justia.

Y que assi al dicho Obispo considerando la avilitat suficiençia y letras y otras virtudes y buena fama de Mossen Bernart de Chapare Rector de Sant Miguel proveyo a él del dicho Vicariado General de Sant Johan, lo qual yo tuve por bien por ser el dicho Mossen Bernart muy abil para el exerciçio del dicho offiçio (...)” (Urquijo 1933, 10-11)

On l’aura compris, le document inédit qui sera présenté dans les pages suivantes a très mal vieilli... Il n’apporte guère à l’étude du *Linguae Vasconum Primitiae* et de son auteur qu’un certain nombre de pistes dont quelques-unes sont manifestement fausses, tant du point de vue historique que littéraire. C’est dans ces limites qu’il peut tout de même avoir sa place dans l’histoire de la critique littéraire basque.

R. LAFON ETA G. REICHER-EK B. ETXEPARERI BURUZ EGIN GOGO ZUTEN LIBURUAREN ZATI ARGITARAGABE BATEZ

René Lafon eta Gil Reicher-ek elkarrekin idazteko asmoa zuten liburuaren VI eta VIIgarren kapituluak, bukaera, aurkibidea eta bibliografia, Patri Urkizuri esker dira hemen lehen aldikotz argitaratzen. Esker bizienak hari.

Lafon-ek berak hona zer dion :

“(…) opinion que M^{me} Gil Reicher m’a exposée au cours d’une conversation en mars 1952, et qu’elle développe dans un ouvrage sur la vie et l’œuvre de Bernard Dechepare qui doit paraître à Saint-Sébastien sous nos deux signatures et dont elle a écrit la partie historique” (Lafon, BRSVAP VIII, 173)

Koldo Mitxelenak ere liburu horren berri bazuen :

“Dechepare-ren bizitzaren berri urri bezain zeatzak eman dizkigute, beste zenbait artean Jaurgain’ek, Huarte’k, Urkixo’k, Gil Reicher andreak : azkeneko onek eta Lafon irakasleak batera prestatu zuten liburua, zoritxarrez, ez da sekula osorik atera” (“Sarrera-gisa” : Mitxelena in B. Echepare 1978, 10)

Mitxelenaren erranek erran nahi ote dute “osorik” ez bazen ere, zati batzu argitaratu zirela halere ? ez ote zuen preseski Lafon-ek Etxepareren kopleiaz egin itzulpena gogoan ? Zeren, azken finean, Lafon-Reicher-en idazki honen aurkibideari so egiten badiogu, IVgarren kapitulua dugu hor : “Les Prémices de la langue des Basques (traduction)”. Ohartzekoa 1978-an agertu edizioan “versión francesa corregida” idatzia dela. Horri buruz hauxe dio Mitxelenak :

“Hemen datorren frantses itzulpena, Lafon’ena da, lehen *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País*-en agertua, oar ikasi ugari lagun zituela.” (Mitxelena 1978,10-11)

Badakigu *Linguae Vasconum Primitiae* -ren lehen frantses itzulpena Archu-k zuela egin Brunet-en edizioan. Urquijo-k dionez Vinson-ek ez omen zituen sobera gogoko :

“Como advierte M. Vinson (Bibliographie basque) esta reimpresión de G. Brunet deja mucho que desear, y las traducciones (del inspector de enseñanza primaria de la (sic) Reole, Archu) no son rigurosas ni siempre exactas. (...) A pesar de estos defectos, la edición de Brunet, y la traducción de Archu fueron, a mi juicio, de gran utilidad (...)” (Urquijo 1933,17)

Bigarren frantsesezko itzulpenak Van Eys-enak dira, Berlin-eko *Euskara* aldizkarian (1886 garreneko IVgarren alean) hasi zituen argitaratzen. Hor da ere Stempf-en *Glossar*-a (alemanera lehen aldikotz egin ziren itzulpen eta gramatika azterketak, 1887-1893).

BRSVAP VIII-an, berriz, 1952an Lafon-ek dio aldizkariaren aitzineko zenbakian (VIIan) Etxepareren hizkuntza-ikerketara ("étude de la langue") egin zuela. Ez ote dugu hor liburu argitaragabearen V-garren kapitulua : "La langue de Bernard Dechepare" ? Eta BRSVAP VIIIan (143.or.) agertu zen artikuluan atxematen diren "Notes explicatives (...)"-ak ez ote dira liburuaren IV-garren kapituluan Lafon eta Reicher-ek ezarri gogo zituztenak ?

Azken hitz bat. Liburuaren izenburua *Bernard Dechepare* zitekeen, Reicher-en *Légendes basques...* delakoan (Reicher, 1946) hau irakur baitezakegu :

"À paraître prochainement : chez Maisonneuve : Bernard Dechepare (en collaboration avec René Lafon)"

VI- garren kapitulua *Le milieu littéraire-Les influences possibles Lafon-ena dea ?* Okzitania eta Kataluña-ko idazleen aipamenek *Renaissance du Sud...* (Lafon 1970) liburuaren egilea dute gogoarazten bainan, mintzatzeko moldea, estiloa, Reicher-enak iduri... VII-garrenarendako, aldiz, dudarik ez, Reicher-ena da ondoko ohar honek argiki agertzen duen bezala :

"Nous avons expliqué ailleurs, dans *Les légendes basques dans la tradition humaine* la place extraordinairement prépondérante que tiennent les étoiles dans la mythologie basque."

Liburu hori Reicher-ek 1946-an argitaratu zuen Pariseko "Librairie d'Amérique et d'Orient"-en.

Kapitulu batean eta bertzean ainitz iritzi lanotsu eta zalantzagarririk bada, hona bakar batzu :

"Rien ne ressemble moins à la poésie amoureuse des trouvères que les âpres et violents chants de Bernard ; pourtant l'amour y est traité avec les mêmes nuances de sentiment ;" (VI)

"Bernard, comme le duc d'Aquitaine, eut le diable au corps avant d'y avoir Dieu (...)" (VI)

Recteur pasteur d'âmes il conserve sa vie débordante, ses rudes expressions d'homme ardent, sa verdeur de montagnard (...)" (VI)

"N'oublions jamais lorsque nous jugeons des choses basques qu'il nous faut faire abstraction d'habitudes de pensée valables pour les autres pays, mais qui sont en défaut lorsqu'il s'agit de celui-ci." (VII)

"Fou d'amour il le fut souvent avant de devenir un digne et loyal prêtre." (VII)

Ikus daitekeen bezala, eztugu hor Etxepareren idazkien azterketa aitzinatuko duen iritzi serio eta sakonik...

Gogora dezagun Etxepareren biziaz arras gutti dakigula :

"Casi nada se sabía de la vida del primer poeta vasco conocido (...) si en la portada de su libro no constara que fué parroco de Saint -

Michel-le-Vieux, y si el mismo Dechepare no nos hubiera hablado de su encarcelamiento en una de sus composiciones titulada "Mossen Bernat echaparere cantuya." (Urquijo, 1933, 9)

Halaber, Etxeparek idatzi dituen hameka amodiozko koplak irakurtzen direnean eztaitezke ahantz *Amorosen gaztiguya*-n aurkitzen diren hitzak :

"Bercec berceric gogoan eta nic andredona maria
Andre hona daquigula guciore othoy valia" (I)

Ezta Etxepareren esperientzia pertsonala aspalditik kodifikatuak ziren amodiozko poesietan bilatu behar. Zer gelditzen zaigu, beraz ? Han hemenka *Amorosen gaztiguya* -n atxematen diren aitormenak ? Bainan aitormenak dira ?

"Nihaur ere ebili niz anhicetan erhoric
Gaoaz eta egunaz ere hoçic eta veroric"
(*Amorosen gaztiguya*, XIX)

Bertzalde, garaiko gutun batek (gutti gora behera 1520 eta 1530 artean idatzia) ongi dio Etxepare, alde batetik, "letratua" zela, eta bertzalde, arras ongi ikusia zela bai errege (*Muy buen seruidor de Su Majestad*) eta bai Baionako apezpikuarengandik, hortako baitzen "Sant Johan"-eko Bikario Jenerale izendatua izan eta ere... leku haietan apezzen bizimolde "galgarria"-ren zuzentzeko ("*dissoluciones de los ecclesiasticos y otras cosas no debidas que se hazian*") :

"Y que assi al dicho Obispo considerando la avilitat suficiençia y letras y otras virtudes y buena fama de Mossen Bernart de Chapare Rector de Sant Miguel proveyo a él del dicho Vicariado General de Sant Johan (..)" (Urquijo 1933, 10,11)

Ondoko orrialdetan irakurriko diren iritzi "neo-erromantikoak" balio guttikoak izanen zaizkigu Etxepareren idazkien aztertzeke, halere, euskal testuen kritikaren historioan badukete leku.

Aurelia ARKOTXA
Université Michel de Montaigne-Bordeaux III
ERS 142 du CNRS

NOTES

(1) Dans la dernière édition de l'œuvre de B. Etxepare traduite en cinq langues (Euskaltzaindia 1996) cette traduction a été reprise, mais s'y ajoute une version française incorrecte, absente dans l'édition Lafon, du bref avertissement initial en latin : "*Aduertant Impressor, & lectores quod. z. nunquam ponitur pro. m. Neque t. ante. i. pronunciatu pro. c. Et vbi virgula ponitur sub. ç. hoc modo quod fit dum praeponitur vocalibus. a. o. u. Tunc. c. pronunciatu paulo asperius quam. z. vt in. ce. ci.*" Ces lignes sont traduites ainsi : "L'imprimeur et les lecteurs noteront que la (sic) z ne remplace jamais la lettre m ; que la (sic) t devant la lettre i ne se prononce pas c ; et que la lettre ç (avec cédille) quand elle précède les voyelles a, o, u se prononce alors comme la (sic) c de ce, ci, un peu plus âpre que la (sic) z." R. Lafon aurait certainement évité ces hispanismes et il faut naturellement lire : le z, le t, le c...

(2) Cf. les observations faites par Lafon in *Notes pour une édition critique...* au sujet de diverses analyses et traductions précédentes. En voici un exemple : "Schuchardt (...) pense que *hire* est pour *hi ere* et que la seconde moitié du vers signifie "toi aussi, tu es dupé". Lacombe (*RIEB*, t. VI, p144) semble donner raison à Schuchardt, mais ajoute qu'Archu traduit "avec assez d'exactitude "pauvre amoureux, quelle est ton erreur !" Archu est dans le vrai : *Hire* est bien le génitif de *hi* et non une réduction de *hi ere*." *BRSVAP* VIII, 1952, 150)

(3) Cf. J. de Urquijo : "Introducción al Linguae Vasconum Primitiae de Bernard Dechepare", *RIEV* 1933.

(4) Le texte inédit qui indiquait à l'origine "Notes critiques" a été remplacé par "Notes explicatives" grâce à une correction manuscrite.

(5) G. Reicher : *Les Légendes Basques dans la tradition humaine*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, Paris, 1946.

Le milieu littéraire - Les influences possibles

Bernard Dechepare est puissamment original ; cependant, puisque nous avons cherché à le replacer dans son siècle, demandons-nous s'il a subi quelque influence étrangère à son génie. La nature de son pays avec ses particularités saisissantes et multiples, a formé, nous l'avons vu, son âme ; mais son esprit, son métier, sont-ils redevables à quelque courant idéologique ou littéraire ?

Bernard Dechepare fit des études ; son œuvre nous le prouve, et aussi son sacerdoce ; où travailla-t-il ? Tout porte à le croire, à Pampelune ; nous avons vu que la vie civile de Saint-Jean-Pied-de-Port était tournée vers l'Espagne et que le castillan en était la langue officielle.

À la fin du XV^e siècle, les "humanités" en Espagne s'enseignaient par l'étude d'auteurs arabes, grecs et latins traduits en castillan. De ces trois courants d'étude, trouvons-nous quelques traces chez Bernard ?

Nous ne relevons aucune influence orientale. Il y avait plusieurs siècles déjà qu'une chanteuse navarraise, Galane, très lettrée enchantait la cour de Cordoue, mais à l'époque de Dechepare, Pampelune ne sait plus rien de l'emprise arabe, au moins dans les lettres.

Il en est autrement des grecs et latins. Cependant nous ne retrouvons rien d'eux chez notre poète. Les seuls auteurs dont nous puissions relever dans son œuvre, sinon quelque influence, au moins quelques souvenirs sont les castillans et les troubadours catalans et français.

Pampelune en effet gardait encore le souvenir des troubadours. Thibaud de Champagne, roi de Navarre, n'est-il pas un des plus connus et des meilleurs ? Giraud Riquier était venu au XIII^e siècle chanter en Castille. Gaulcem Feldit prit part à un long débat avec Savarie de Mauléon. Ces vers tombèrent-ils sous les yeux de notre auteur ?

Rien pourtant ne ressemble moins à la poésie amoureuse des troubadours que les âpres et violents chants de Bernard ; pourtant, l'amour y est traité avec les mêmes nuances de sentiment.

Si un Bernard de Ventadour est plus courtois et plus élégant que notre poète basque, ne souhaite-t-il pas comme lui de "*forcer les sentiments de sa dame*" et ne loue-t-il pas "*ce corps si charmant et si paresseux à s'enflammer*" ? N'a-t-il pas le même passionné désir du baiser ? Mais quoi ! N'est-ce pas ici le langage de tous les amoureux ? et, pour l'employer, Bernard Dechepare n'avait pas besoin de l'exemple du troubadour français.

De même pourrait-on relever semblable crudité d'expression chez Bernard et chez le moine de Montaudon, par exemple. Bernard ne craint pas les images vivantes et les mots exacts ; ces mêmes images et cette même pitié pour la femme, nous les retrouvons chez le gaillard auteur français, qui d'ailleurs, pas plus que Bernard ne se prive du plaisir de boire "*je hais peu de vin dans beaucoup d'eau*".

Les attaques contre la femme, sa défense et son éloge, sans doute les rencontre-t-on chez d'autres troubadours français. Celui qui, à cet égard se rapproche le plus de notre auteur, nous paraît être Peire Cardenal. Tout ceci n'est que le jeu du hasard.

Un même courant d'idées nous paraît plus sensible dans les poésies religieuses : les stances à la Vierge de Peire de Corbiac, les vers sur la Croix de Peire Cardenal, mais surtout les poésies religieuses de Raimbaut de Vacqueyras ont peut-être fait rêver un moment Bernard Dechepare après qu'il les eut lues. Citons cette seule phrase de Raimbaut de Vacqueyras qui ne déparerait pas à l'œuvre de notre Bernard :

"Celui qui fit les airs, le ciel et la terre et la mer, Celui qui fit le froid et le chaud, et la pluie et le vent et la foudre, Celui-là veut que les meilleurs d'entre-nous passent la mer."

À côté de l'œuvre connue des troubadours, n'oublions pas les chansons anonymes que les trouvères et les jongleurs colportaient de château en château, de cour en cour, et que Bernard Dechepare ne put ignorer; croyons-nous, même s'il n'avait jamais été à Pampelune. Il ne les imita point, mais peut-être demeuraient-elles dans sa mémoire lorsqu'il réclamait un baiser à sa plus belle et qu'il se décidait *"à ne pas différer plus longtemps."*

Quel pays n'avait entendu la fameuse ritournelle :

*"Sur cet air je fais ma ballade
Et je la dépêche à la plus belle
Car j'ai différé trop longtemps".*

Rencontres fortuites, il est vrai, et réjouissons nous-en pour notre Bernard, dont nous avons toujours loué la puissante originalité. La conscience du critique, seule, nous obligeait à les mentionner, car, s'il nous fallait trouver dans ce cycle des troubadours un auteur auquel Bernard ressemblât vraiment, il nous faudrait remonter au "Villon Couronné" à Guillaume IX de Poitiers, duc d'Aquitaine, et il serait invraisemblable d'en conclure à quelque influence ou imitation, vu la différence d'époque, bien que les Poitevins aient laissé en Navarre de vivants souvenirs. N'oublions pas que Guillaume régnait et chantait vers la fin du XII^e siècle.

Bernard, comme le duc d'Aquitaine, eut le diable au corps avant d'y avoir Dieu, et, comme lui, il chante ces deux époques de sa vie avec la même liberté, la même violence d'expression, mais aussi le même lyrisme et la même poésie.

"Je n'ose, dit Guillaume, faire porter un message à ma belle de peur de l'irriter".

Mais il veut la garder près de lui pour rafraîchir son cœur, renouveler sa chair et se préserver de la vieillesse :

"les yeux ne peuvent voir et la bouche nommer une femme plus belle".

N'est-ce pas avec les mêmes termes passionnés que s'exprime Bernard avant de tomber à genoux devant Dieu, comme son grand prédécesseur poitevin qui s'écrie :

*"j'ai connu la joie et la gloire
Mais je renonce à toutes deux
Et tourne mes pas vers Celui
qui console tous les pécheurs"*

I

Toutefois, à l'époque de Bernard, Navarre avait avec la Catalogne des rapports plus fréquents et plus suivis qu'avec la France. La langue et la littérature catalanes sont à l'honneur depuis le XIV^e siècle, dès que Navarre, Aragon et Catalogne furent liés par la même histoire politique et sociale.

Les pèlerins qui se rendaient en Espagne par la Catalogne, pour aller visiter les lieux sacrés de Saint-Jacques : Zaragoza et Santiago, traversaient nécessairement la Navarre entre leurs deux pèlerinages.

Ces voyages étaient longs, les arrêts nombreux ; rien d'étonnant à ce que des chants catalans aient persisté en Navarre.

Le nom de Jordi del Rey au XIII^e siècle, de Jordi de San Jordi au XV^e n'étaient pas inconnus des amateurs de poésie. Plus tard, des œuvres plus littéraires remportèrent maints succès de lecture et d'édition.

À l'époque où Bernard enfant puis adolescent, commençait à s'instruire Miguel Perez avait traduit en 1474, en catalan, *L'Imitation de Jésus-Christ* (imprimée à Valence en 1491) et Jaime Villa traduisait le *Nouveau Testament* en 1493.

L'auteur catalan Auzias March, dont la renommée et l'œuvre firent le plus de bruit, semble ne pas avoir été inconnu de Bernard. Auzias March, né vers 1397, eut une carrière politique assez éclatante qui ne manqua pas de le mettre en rapport avec les cours d'Aragon et de Navarre. Le roi de Navarre percevait une dîme sur Gandie, ville dont Auzias March était justicier et justiciable.

Quant à la vie privée de March, elle fut tumultueuse et ses amours fougueuses lui dictèrent maints vers dont nous retrouvons les frères chez Bernard.

Le Catalan écrit :

*"complaure vall a ma complexie,
e fer me tort ; que'm luny tant de rabe
que Fell' Amor ye terne praticar"* (CXXII bis, 18-20)

Accents dont nous avons entendu la mélodie dans les vers de Bernard. Auzias March fut certainement plus cultivé que Bernard ; il s'intéressa à la découverte des tables Eugubines (1444) : il lisait dit-on, énormément ; il est, bien moins que notre auteur, un libre enfant de la nature ; sa place littéraire fut plus brillante, car il est mieux connu.

Le marquis de Santillana, dans sa fameuse lettre à Pedro de Portugal, le cite comme un brillant auteur. Il est vrai que la première édition de ses œuvres date de 1543 (Barcelone) mais nous savons par les témoignages de ses contemporains que ses poésies furent connues bien avant cette époque de son vivant même. Dès le milieu du XV^e siècle, Francesch Ferrer avoue utiliser les poésies d'Auzias March, et Jean Boscan leur emprunte beaucoup.

Est-ce à travers Jean Boscan que Bernard a connu le poète catalan ? Il se peut ; néanmoins le recteur-poète de Saint-Michel a pu lire, traduites en castillan, car elles l'étaient, certaines œuvres de son devancier. On ne peut nier quelque ressemblance entre les vers amoureux de Bernard et ceux du Catalan ; ceux de ce dernier, pourtant, semblent être dictés par le cerveau et par les sens, ceux de Bernard par le cœur et par les sens. De plus, Auzias March termine fréquemment ses pièces par des réflexions et des conclusions intellectuelles et morales ; Bernard ne tire de l'amour aucun enseignement, il chante la verdeur de son âme et de son corps la puissance de la vie.

Mais c'est le castillan que, avec le basque, parlait Bernard. Les livres castillans furent ses maîtres intellectuels ; il est à présumer qu'il avait lu les auteurs alors célèbres, car, quelle que soit sa puissante originalité, on retrouve dans son œuvre les mêmes préoccupations que chez les Castillans, les mêmes routes de pensée, qu'il s'agisse de chanter l'amour ou de louer Dieu. Ne dirait-on pas, en effet que ces deux motifs inspirèrent tout l'Occident méridional de l'Europe

Au XIV^e siècle, Sanche le Brave avait écrit *"El libro de Castigos"* ; l'anti-pape, Pedro de Luna : *"El libro de las consolaciones de la vida humana"* ; Rabi Santob, le juif converti de Carrion de las Condes avait traité des mêmes sujets dans ses 686 quatrains dont certains, d'ailleurs rappellent des proverbes basques, tels celui-ci : *"pareil à la bougie est l'homme généreux, elle diminue pour être utile aux hommes"* (cf. Dechepare XIII 78-79).

Plus anciennement encore, le Navarrais Berceo dans *"La Vida de Santo Domingo de Silos"* avait montré une verdeur populaire, une sève vivace que nous aimons à retrouver chez Bernard.

Ainsi parle Berceo :

*"El Pastor que no duerme en ninguna sazón
Que fize los auisses que non auen fenden
gardarra el ganado de toda lesión
non fazia mal cuello nin lobo nin ladron"* (verset 24)

et plus loin (verset 431)

*"todo es tu provecho si tu lo entendieses
Dios por esse lo fize que peccar non podieses
tu non lo entendrias si este non prisiesses
Quant grant peccado era furtar agonas nijesses"*

C'est l'inspiration de Bernard dans la *Doctrina Cristiana*

Notons cependant qu'aux XIV^e et XV^e siècles la poésie castillane populaire est souvent héroïque. Les "*Romances juglarescos*" eurent-ils quelque influence sur Bernard ? Nous ne le croyons pas ; ses modèles, s'il en eut, sont plus livresques. Nous trouvons par ci par là, dans son œuvre, quelques points de comparaison avec les auteurs castillans du XV^e siècle. Comme l'Archiprêtre de Talavera, Bernard blâme le fol amour et reproche aux femmes leur attitude parfois cruelle. Comme Gutiere Diaz de Gomez dans "*La Cronica del Conde Pero Nino*" il donne des conseils à la fois pour la vie temporelle et la vie spirituelle dans ses écrits religieux. Gutiere Diaz est sage, lisons ces lignes :

*"Guardad vos de entrar en la casa del Rey quando sus fechos andu-
veron turbados ; ça el que entra en la mar quando esta alterada, sera
maravilla si escapara ? Quanto mas fara si entrare quanto esta airada ?"*

Rappelons-nous à ce sujet les regrets qu'exprime Bernard dans sa "*Chanson*" (XIV 1-2). Devant l'inconstance des hommes, le Castillan comme le Basque, en appelle à la volonté souveraine de Dieu.

*"Qui' en es aquel que sabe la voluntad de Dios en las cosas que son
por venir ? O sabe el ome mas que Dios ? Esto es falso. Nota que muchas
cosas fize Dios : mas ne fize ninguna que fuese contra el su poder"*

Ce rappel de la puissance de Dieu qui est au-dessus des hommes et des rois est assez rare chez les auteurs castillans de cette époque qui, à peu près tous, parlent beaucoup plus des devoirs de l'homme envers le Souverain terrestre que de ceux envers Dieu, à l'encontre de Dechepare qui ne parle presque jamais du Roi et longuement du maître Céleste.

Nous lisons dans "*La Cronica de España*" (lettre à Don Juan Pacheco) de Mosen Diego de Valera, cette phrase :

*"las armas contra la fortuna... son cinco principales, convienen saber :
primero amar, querer, vivir temer y honrar de todo su corazon su Rey..."*

Avec Bernard Dechepare, ces armes se réduiraient à deux : aimer les femmes et servir Dieu !

Nous avons déjà signalé le fait que Bernard a dû connaître la considération dans laquelle Charles-Quint tenait les Basques. Peut-être a-t-il fréquenté ces Basques et ces Castillans qui entouraient l'Empereur-Roi. Peut-être a-t-il discuté des faiblesses humaines avec le D^r Francisco de Villalobos, médecin de Charles-Quint ? qui nous a laissé maintes observations malicieuses et spirituelles qui nous font penser (surtout la glose de la *copla XXII de la Cancion sobre la muerte*), aux railleries que Dechepare n'épargne ni aux hommes ni aux femmes.

Mais enfin tout ceci n'est que supposition. De toute cette production castillane du XV^e siècle, peut-être Bernard ne lut-il que ce que tout le monde connaissait : les œuvres du marquis de Santillana et surtout

la lettre à Don Pedro, connétable de Portugal qui est, comme chacun sait, un tableau de l'état spirituel de l'Espagne à cette époque.

Don Fadrique de Mendoza, frère de Don Iñigo Lopez, marquis de Santillana réunissait chez lui des trouvères et des poètes dont les noms, connus, ne nous apprendraient rien quant aux rapprochement à faire avec l'œuvre de Bernard ; ce dernier pourtant sut-il que l'on chantait chez Don Fadrique l'amour et Notre-Dame ?

Le marquis de Santillana, dans sa fameuse lettre, cite les Provençaux, les Limousins, les Catalans, les Castellans, les Portugais, les Gallegos, Bernard s'est-il piqué au jeu, à cette longue liste a-t-il voulu ajouter les Basques ?

Se souvenant peut-être que le Marquis avait écrit une *Querelle d'amour* restée célèbre, il n'a garde d'oublier d'en écrire une, afin de montrer que ces Basques rudes et forts savent aussi, à leur heure, être amoureux, et passionnément ?

Tous ces petits faits paraîtront sans doute de peu d'importance, pourtant il était nécessaire de replacer Bernard dans l'ambiance spirituelle de son époque ; cet effort n'était pas inutile puisqu'il nous conduit à citer une *Doctrina Christiana* qui, parue en castillan, a pu inspirer Bernard. Si nous finissons par cette citation c'est qu'elle est en vérité la seule dont puisse se réclamer le critique.

Sur le même manuscrit de l'Escorial où se trouve la fameuse "*Danza generala*" attribuée à tort à Rabi Santob, se trouve une "*Doctrina Christiana*" dédiée au roi Don Pedro, successeur d'Alonso XI.

Voici quelles en sont les divisions :

Le Credo ; les Commandements ; les Vertus Théologiques ; la Miséricorde ; les Péchés capitaux ; les cinq sens ; les Sacrements ; les conseils pour vivre selon Dieu.

Or, nous retrouvons plusieurs de ces divisions dans l'œuvre de Bernard portant le même titre ; la *Doctrina Christiana*.

Ce que nous retrouverons aussi, en pénétrant plus avant dans l'étude de la littérature basque, c'est le goût des auteurs euskariens pour ces "Doctrines chrétiennes", ces "Méditations" grandes ou petites, ces traductions de livres sacrés.

Le premier des poètes basques, notre Bernard a donné l'exemple ; seulement, tout en écrivant une "Doctrines chrétiennes" il reste malgré lui, le poète des chansons amoureuses. Recteur, pasteur d'âmes, il conserve sa vie débordante, ses rudes expressions d'homme ardent, sa verdeur de montagnard, ce lyrisme coloré que les Castellans de cette époque ignorèrent dans ces œuvres religieuses que nous avons citées.

Lorsqu'il voulut écrire pour faire entrer "*Teuskara en danse*" sans doute attarda-t-il un moment sa pensée sur les genres, les modèles, en

faveur à cette époque ; mais croyons facilement que c'est là tout ce qu'il doit à ses devanciers ; sa personnalité originale et puissante eut vite fait d'oublier les textes écrits pour n'écouter qu'elle-même.

Chapitre VIII (sic)

Le talent de Bernard Dechepare

L'originalité de Bernard Dechepare tient en grande partie à son tempérament de Basque ; quelle qu'ait été sa formation intellectuelle, quelques rapports qu'il ait pu avoir avec les hommes de son temps, il reste profondément marqué par sa naissance, son enfance, sa vie dans ses montagnes de Cize.

Il aime vivement son pays, comme tous les Basques, avec un sentiment d'orgueil commun à tous les gens de ce pays et de cette race. Le Pays Basque est pour eux – et il l'est véritablement – un pays à part des autres, grand par son antiquité, ses traditions et caractères propres. Bernard Dechepare vivant dans une époque troublée, pendant laquelle cette contrée de Cize fut le théâtre de tant d'événements, put ajouter à ce sentiment inné en sa race, un élément de comparaison. Son jugement, peut-être partial, mais à coup sûr nourri d'expérience, lui montra la valeur de sa petite patrie.

N'oublions jamais lorsque nous jugeons des choses basques qu'il nous faut faire abstraction d'habitudes de pensée valables pour les autres pays, mais qui sont en défaut quand il s'agit de celui-ci. L'étrangeté de toutes ces questions doit provoquer chez nous un effort de compréhension. Bernard Dechepare voyait des hommes de sa race maîtres de la montagne et de la terre ; mais à cette maîtrise commune à d'autres contrées, s'ajoutait la connaissance profonde des éléments, étayée par des traditions originales : patrimoine particulier d'une race que son antiquité a de tout temps rendue orgueilleuse. Chez la moyenne des Basques d'aujourd'hui, cet orgueil peut sembler insupportable, parce que la raison même de cet orgueil est oubliée de ceux-là mêmes qui en sont imbus. Mais à l'époque de Bernard, les traditions, l'âme de la race n'avaient pas encore été polluées au contact de relations étrangères trop fréquentes et parfois sans grandeur. De plus, dans un esprit de la trempe de notre auteur, la conscience de cette antique noblesse était plus vive.

Sa jeunesse de paysan – tous les Basques sont des paysans au sens exact du mot – l'avait mis en contact avec les laboureurs, les bergers, les pâtres. D'eux sans doute, il avait appris comme le font encore les enfants de Cize, les légendes qui, pour ce peuple, sont avec raison des réalités. Ses courses folles, amoureuses ou autres, à travers la montagne, lui firent en outre connaître et aimer la nature de son pays. La ronde des saisons, les travaux des villageois, la beauté des spectacles qu'il avait sous les yeux l'attachèrent davantage encore à cette contrée où son cœur battait passionnément.

Cependant, nous sommes étonnés de constater que la nature elle-même tient une place infime, en tant que descriptions, dans l'œuvre de Dechepare, cette nature que les poètes du XVI^e siècle ont tant chantée, avec bien peu de sincérité parfois, il est vrai.

Il est impossible de penser que Bernard ait pu rester insensible à cette nature si riche, si variée, si émouvante ; ou bien il n'aurait pas été poète et il l'est.

Qu'est-ce à dire ? Ou bien volontairement il n'a pas souhaité lui donner de place dans son œuvre, ou bien dans le recueil que nous possédons et qui ne paraît être, répétons-le qu'un choix, les poèmes qui chantaient la nature ont été laissés de côté, comme ne correspondant pas au but que s'était assigné l'auteur du recueil. Quoi qu'il en soit, cette nature est à peu près absente des poèmes que nous possédons.

Le ciel seul avec les étoiles⁽¹⁾, ce ciel constellé de lumière divine apparaîtrait parfois dans les poèmes arrivés jusqu'à nous.

"l'étoile du berger l'emporte sur les autres, telle est parmi les femmes celle qui me fait souffrir" (Celui qui est amoureux en secret)

L'étoile, nous la retrouvons dans "La Critique des Amoureux" :

"l'étoile dans les cieux, l'ombre dans les forêts, l'herbe sur toute la terre"

Elle accompagne le berger :

"qui rassemble ses brebis vers le soir pour les mener au bon endroit"

Cependant, elle n'apparaît pas pour elle-même, elle est la compagne de l'homme ou un élément de comparaison poétique.

Dans son amour pour le Pays basque, Dechepare semble en effet penser surtout aux habitants et à leur valeur sociale. Nous avons vu comment les événements de sa vie lui permirent de connaître les hommes et de les juger. Son ministère de prêtre le rendit plus apte encore à cette connaissance, à ce jugement. Il semble ne pas vouloir séparer la beauté du pays de Cize, son antiquité, sa grandeur, de cette valeur sociale que les siècles, par la suite, nièrent, et que Charles Quint dans sa géniale sagacité, avait assez reconnue pour s'en servir.

Certes, ce pays de Cize tient au cœur de notre poète !

Fou d'amour, il le fut souvent, avant de devenir un digne et loyal prêtre. Il estime que seule la vue de la femme qu'il aime peut se comparer à la gloire de posséder tout le pays (X 15-16). Mais son curieux patriotisme qui ne dépasse pas les limites de sa région natale, s'exacerbe lorsqu'il s'agit de le faire admettre par les pays voisins. C'est avec une passion qui friserait souvent la violence – nous n'osons dire la colère – que Bernard Dechepare chante la gloire de sa région :

"que le pays de Cize soit béni ! il a donné à l'euskara le rang qu'il doit avoir !"

Quelle louange alors, pour cet euskara que les autres peuples ne connaissent pas encore et qui devait, par la suite, tant inquiéter les savants !

"euskara sors sur la place !"

Notons en passant cette curieuse formule, si basque. La "place" où les anciens discutaient de la chose publique, où les *pilotaris* commençaient à soutenir la gloire de leur village respectif, la "place" où se jouaient les pastorales, où se préparaient mascarades et cavalcades, où s'ébauchaient les amours. Euskara ne craint pas, en effet de sortir sur la "place" mystérieux, ironique, si longtemps décevant, mais tellement chargé de pouvoir profond !

"on ne trouve aucun langage ajoute Bernard Dechepare, ni le français ni d'autre, égal à l'euskara... c'est la fleur des langues"

Princes et grands seigneurs le réclament entre tous"

Et comme il paraît fier et heureux, notre Bernard, de le révéler au monde ! Dans son amour pour son pays de Cize, il fait à ses montagnes, à ses vallées chéries, l'hommage de cette joie et de cette fierté :

"euskara, loue le pays de Cize, c'est de là que tu as reçu le rang que tu devais avoir"

Ne sourions pas de cette orgueilleuse joie ; nous lui devons un très beau livre basque.

Cette joie n'est pas la seule à nous dévoiler le "Basque" chez Bernard Dechepare. Nous relevons chez notre poète les qualités de sa race, et une vive connaissance de l'état social de ses frères. Comme eux, il est ardent, fougueux amoureux, passionnément, franchement, suivant les lois de la nature, profondément pieux, avide de liberté.

La captivité, nous dit-il, est la souffrance la plus dure. On sent que ni le froid, ni la maladie, ni la pauvreté ne peuvent se comparer chez le Basque à la douleur d'avoir perdu la liberté. Pourtant, le fatalisme inhérent aux races antiques commande la patience :

"quand une chose doit arriver, il n'y a pas moyen d'y échapper"
avoue-t-il dans la "Chanson".

Dieu est là pour aider, et aussi la vieille armature des traditions qui sont devenues de véritables lois sociales. Bernard les connaît et les respecte. La vie du laboureur, la vie du berger apparaissent fréquemment dans son œuvre. Les semailles, la récolte du blé, le nettoyage du grain, le labeur des serviteurs qui, au long de l'année peinent à tous ces travaux agricoles, assurent à ses poèmes une atmosphère de saine alacrité. Mais, comme tout à l'heure l'étoile était le centre de la nature, le centre de la vie sociale, dans l'œuvre de Dechepare comme dans toute la tradition basque, c'est la vie du berger au milieu de ses brebis. Il veille sur elles, il craint pour elles le loup, au milieu d'elles, il rêve sous le ciel constellé.

Que de fois notre poète a-t-il dû rêver aussi, dans la montagne, assis près d'un berger, alors que les bêtes sommeillaient de ce sommeil inquiet qu'ont toujours les moutons et les brebis et que les chiens, l'oreille à l'écoute, décelaient dans la plaine le moindre bruit insolite ! On sent chez Bernard un amour profond pour ses frères basques, sans que pour cela il néglige l'ironie. Le grand défaut du Basque, le penchant à la boisson, n'est pas absent de son œuvre ; contre tous les chagrins, le puissant remède n'est-il pas de boire ?

Contre le chagrin d'amour surtout ; pour ce remède, pas besoin de médecin ni d'ordonnance "*je me suffis à moi-même pour cela*" dit l' "Amoureux jaloux"

Un fait très caractéristique de la vie sociale basque tient une large place dans les poèmes de notre auteur : c'est *l'importance de la femme*.

On sait que l'ancienne société basque était fondée sur le matriarcat et que bien des traits de mœurs encore existants découlent de ce fait. Quand il n'y a pas de femme :

"l'homme à la maison n'est jamais propre, tout ce qui est dans la maison est mal arrangé"

Le foyer n'existe plus, ce foyer si cher aux Basques qu'un amant craint plus de le détruire que de soulever la colère d'un mari ; le foyer, c'est le cœur de la vie basque :

"chaque chose doit être bien réglée dans la maison, il faut faire diligence en toutes les affaires" (I 205-206)

Pour tout cela, qui donc a plus de valeur que la femme ? Les amours adultères peuvent aboutir plus tard à des unions incestueuses ; l'amant d'une femme mariée risque de voir un jour son fils épouser sa propre fille. Il ne faut rien faire qui puisse menacer l'intégrité de la famille (IV 19-24).

II

Mais la femme, c'est aussi *l'amour*

Quelle étrange place, émouvante, pathétique, ces deux sujets vont prendre dans l'œuvre de Bernard !

La femme, mère, épouse, maîtresse de maison, amante, avec ses qualités et ses défauts, son dévouement incessant, sa bonté, sa fermeté dans la conduite des affaires familiales, émeut le poète ; que deviendrons-nous sans les femmes ?

"grands et petits nous provenons d'elles"

Elles veillent sur tous les âges de notre vie et sur tous nos besoins.

Le poème "*En faveur des Femmes*" est une longue louange vers celle qui, après avoir mis l'homme au monde, supporte tous les maux

qui lui viennent de lui ; Bernard la défend contre les attaques qui la blessent, il la lave d'injurieuses accusations :

"pour un homme fidèle, il y a mille femmes qui le sont"

Elles sont sages, et savent bien qu'un baiser accordé ouvre la route à d'autres demandes avant même que celles-ci soient formulées.

"Madame, vous devinez les choses sans que je les dise"

Le poète, cependant, ne cache point les épines de cette rose ; mais il semble que ce soit uniquement sous l'aiguillon du désir ou du dépit amoureux. Sous cet émoi, il accuse une belle d'être inconstante et de changer d'opinion ou d'affection :

"pour de belles paroles ou pour un bijou"

L'amour tient une grande place dans l'œuvre de Bernard, comme il avait tenu une grande place dans sa vie avant que la grâce l'eût touché.

Pour juger la manière dont Dechepare parle de l'amour, il faut absolument dépouiller notre âme de tout ce que la littérature, la civilisation, les temps présents ont apporté de raffinements, de mensonges, d'invéraisemblances et de puérités ; il faut retrouver l'âme saine et drue d'un paysan de Cize aux XV^e et XVI^e siècles.

Parfois, pourtant, nous pourrions relever chez notre poète, quelques impressions, quelques expressions élégamment littéraires ; c'est rare ; il se souvient alors de ses études, des lectures qu'il a pu faire et que nous avons signalées ; il se donne la satisfaction de prouver qu'il peut, lui aussi, et en euskara, parler comme dans les livres :

"votre beauté et votre grâce m'ont blessé plus cruellement qu'un dard acéré" (La requête d'Amour).

Le vrai Dechepare n'est pas là, mais dans les notations directes, vivantes, brutales même, mais toujours animées d'une sincérité que l'on ne saurait mettre en doute.

Les joies d'amour le transportent ; il emploie pour les décrire les termes les plus simples :

"j'ai pour elles un si grand amour que je ne me laisserai pas d'être avec elle ; sa belle image est sans cesse devant mes yeux... je voudrais une nuit pour parler avec vous à condition qu'elle durât un mois plein"

Mais si violentes que soient ces joies, elles risquent d'apporter de lourdes peines ; les souffrances d'amour :

"sont si grandes que je ne puis les dire"

L'amour qui a rempli la première partie de la vie de Dechepare, a été, on le devine, un amour secret qu'il lui a été impossible de réaliser pleinement et dont le cruel déroulement le poussa sans doute à entrer dans les ordres comme dans un refuge qui devint bientôt un apostolat.

Cette femme ne l'aimait-elle pas ? On pourrait le croire à certains cris de détresse :

"pourquoi est-ce que j'aime celle qui ne m'aime pas ?"

La vérité paraît plutôt résider dans cette plainte profonde :

"aimer la femme d'un autre, c'est grande folie... quand elle est couchée avec son mari il n'y a plus pour moi que du vent... lorsque j'ai d'elle le plus grand désir, un autre la fait coucher dans ses bras"

Grands dieux ! que cette séparation, cette jalousie paraissent cruelles au poète ! Sans grandes phrases, sans accessoires romantiques, sans fausseté d'expression, il nous décrit les souffrances d'amour :

"oh ! mon amour, pour moi quelle détresse... quand on est plein de vie la séparation est cruelle..."

L'amour que nous décrit Dechepare est à la fois très riche et très simple ; il est fait de tendresse, de besoin de la présence aimée, mais surtout du besoin de la possession. Il n'a rien de livresque et ne ressemble pas du tout à l'amour courtois du trouvère, ni à celui, subtil, charmant, et parfois féroce, des humanistes de la Renaissance. C'est l'amour d'un homme sain et fort, l'amour simple et naturel, aussi loin que possible du vice, même littéraire. Les douleurs mêmes qu'il engendre, pour cruelles qu'elles soient, n'en éloignent pas le poète ; son amertume s'exhale parfois en boutades de mauvaise humeur, mais, sa mauvaise humeur passée, il revient à son cher tourment. La jalousie, parfois, le tenaille et le rongé ; il court alors à travers la campagne pour essayer d'oublier ; il boit, ou du moins prend la résolution de boire, mais il ne se libère pas :

"de ne pouvoir vous joindre, je me consume en mon cœur"

Il est à remarquer qu'aucune des poésies amoureuses n'exprime la joie sans réserve d'un amour partagé. Parfois la belle ne répond pas ou ne répond plus aux compliments et aux instances de son partenaire, et se refuse. D'autres fois, celle qui se donne à lui se donne aussi à un autre, à son mari, non sans y prendre une part de plaisir (IV 14, 18, 28). Il lui arrive alors de brusquer les choses ; mais alors, ou bien il ne parvient pas à ses fins et doit se contenter de baisers pris de force (VIII fin) ou bien, son désir une fois satisfait, il lui faut consoler celle qui lui reproche de lui avoir infligé l'infamie⁽²⁾.

Quelle différence entre le ton de la pièce *"En faveur des Femmes"* et l'avant-dernier vers du dernier des poèmes amoureux :

"avec elles je ne puis m'amender, je ne puis que perdre mon âme !"

Les pensées qui terminent cette pièce rejoignent celles que Bernard exposait dans *"La Critique des Amoureux"*.

Ainsi la deuxième partie des *Primitiae* ne contredit pas la première. La *"Critique des Amoureux"* où le poète confronte l'amour profane et l'amour sacré, relie d'une façon naturelle les poésies amoureuses et les poésies religieuses, où s'expriment les deux époques de sa vie.

Ce cœur qui se consume, qui souffre mille douleurs ne s'éloignera finalement du délit d'amour que par la crainte du péché et de ses terribles conséquences :

"l'amour qui implique le péché est toujours traître" (II 15)

Peu à peu cette crainte va envahir l'âme du poète soit que, humainement, il se rende compte que cet amour est impossible, illusoire et ne peut mener à rien de stable et de durable, soit que la religion lui montre le danger des plaisirs d'ici-bas :

"quand la mort viendra, la vérité sera manifeste, tous les plaisirs qu'on aura pris seront alors passés ; le péché reste pour faire encore souffrir par la suite ; si on a eu beaucoup de plaisirs on aura nécessairement beaucoup de douleurs" (III 18 19)

"une seule me ferait renier tout ce qui existe" (XII 56)

Ces vers montrent bien le drame de la vie de Dechepare, drame qui nous a valu ces poèmes singulièrement empreints d'une force de vérité émue.

III

Dechepare donc, fait le sacrifice de son amour, peut-être par nécessité. En tout cas, ce sacrifice va changer l'orientation de sa vie et de son œuvre. Le jeune homme un peu fou qui courait la montagne à la poursuite de ses amours, va devenir un prêtre d'une fermeté rare et d'une valeur spirituelle si exceptionnelle qu'on lui confiera le redressement du clergé de Cize.

Se rappelant le travail qu'il fit sur lui-même, il l'exigera des autres ; sans doute un peu rudement, puisque "ces autres" se vengeront, nous l'avons vu. Quant à nous, nous y gagnerons de puissants poèmes religieux qu'animeront la même verdeur, la même franchise, déjà signalées dans l'œuvre amoureuse.

Cette œuvre religieuse restera très humaine, en ce sens que l'homme et les vicissitudes de la vie n'en seront jamais absents. Dieu ne sera pas envisagé pour lui-même dans sa splendeur métaphysique et dans sa gloire immuable et éternelle, mais seulement dans ses rapports avec les hommes.

Et ces rapports sont fondés beaucoup plus sur la crainte que sur l'amour. Le Seigneur y apparaît beaucoup plus comme un justicier que comme un Père. C'était un peu l'habitude de l'époque. Il est rare d'ailleurs que les génies poétiques, même les plus grands, se soient haussés jusqu'à pénétrer la Source divine de tendresse.

Plus bibliques que chrétiennes, la crainte du péché et la terreur de la justice de Dieu sont les idées principales qui inspirent Dechepare quand il chante sa foi. Que d'ardentes prières pour obtenir le pardon du péché ! Quels aveux de l'iniquité humaine ! Dieu, qui fut lui-même

condamné à mort dans la personne de Jésus sur un faux témoignage, n'aura pas besoin de témoin lorsque le Jour du Jugement arrivera. Le chrétien doit vivre dans l'attente et la frayeur de ce jour.

"Dieu donnera à chacun ce qu'il mérite, aux malfaisants de grandes souffrances, aux patients la gloire"

Ces souffrances n'auront point de fin ; certes, il faut les éviter et pour cela Bernard Dechepare donne à ses frères des conseils très précis et très fermes. Il faut fuir la haine, qui damne à coup sûr. Il faut craindre Dieu, honorer les Saints ; respecter les morts, être ému devant les fonts baptismaux, sources de vie. Il faut adorer le Divin Sacrement et méditer sur la Croix ; veiller sur ses paroles, sur ses actions, sur ses pensées. Il faut :

"prendre ses précautions, penser à cela c'est grande sagesse"

Rudes conseils, mais si on les suit, on verra "là-bas" le visage de Dieu et celui des Saints, lorsque le Jour du Jugement sera révolu. Dans la description de ce jour terrible, Bernard atteint à une rare grandeur ; sa vision en est quasi prophétique et ressemble à un verset d'Elie ou d'Ézéchiel :

"le ciel ne se mouvra plus à partir de ce moment ; le soleil se tiendra à l'Orient, la lune à l'Occident, placée vis-à-vis... désormais il n'y aura plus chose qui vive..."

Alors apparaîtra la majesté de Dieu.

Cette majesté divine, Bernard y revient souvent dans son œuvre religieuse ; il l'a chantée avec un violent et profond respect qui atteint, ne disons pas au sublime, le mot serait peut-être trop fort, mais à une véritable grandeur.

"pense à la Majesté Souveraine de Dieu ; il tient dans sa main le ciel et la terre et la mer ainsi que le salut, la damnation, la mort et la vie, son pouvoir s'étend sur tout, nul ne peut y échapper quand l'Ordre vient" écrit-il dans les strophes qui suivent l'évocation de la passion.

Il revient sur la même idée dans le Jugement Général.

Dieu dira aux pécheurs avec douleur :

"les biens que vous possédez sont tous à moi... tous vos corps et vos biens ainsi que vos âmes... c'est pour vous que j'ai fait la terre et les cieux, le soleil, la lune et tous les fruits..."

Ce sentiment de la nature, dont nous avons regretté l'absence dans l'œuvre de notre poète, se fait jour ici. Nature grandiose de terre, de ciel et d'astres, celle que le montagnard aperçoit autour et au-dessus de lui ; mais nature de paysan aussi, avec ses fruits qui le font vivre.

Cependant, à ce magnifique et sombre tableau que Bernard fait de sa religion, vient comme un sourire et une lumière, s'adjoindre le culte de la Vierge Marie.

Les Basques ont toujours eu et ont encore une dévotion particulière pour la Vierge ; la plupart des sanctuaires et des pèlerinages euskariens sont dédiés à la Vierge. Faut-il voir dans ce fait l'influence de cette tradition du matriarcat signalée plus haut, et que l'on rencontre tant de fois dans l'étude des mœurs basques ?

Bernard ne faillit point à cette habitude :

*"Glorieuse Dame et Douce Mère"
En vous réside l'espoir des pécheurs"*

C'est elle, la Dame de beauté et de miséricorde qui aime, console, rachète. Elle est souveraine :

"Dame excellente et sans égale"

Le pécheur peut aller vers elle avec confiance ; elle est la parfaite avocate, c'est pour sauver les hommes que Dieu la fit. Rarement Dechepare a atteint l'émotion qui anime *"l'Oraison"* dédiée à la Vierge Marie. Il souffre de sa douleur au Calvaire, il s'imprègne de la pureté et de la paix qui émanent de Notre Dame :

"il n'y a pas de péché en vous, haute Dame"

Et l'amour qu'on lui porte est le seul qui ne déçoit pas :

"la bonne Dame a reçu en parure la grâce de ne pouvoir inspirer à personne une passion perverse et d'éteindre à son aspect le désir impur des sens"

IV

Basque fervent, amoureux passionné, prêtre rigide et chrétien convaincu, Bernard Dechepare fait preuve partout de la même fermeté de pensée, de la même simplicité directe d'expression. La crudité des idées et des mots est une des caractéristiques de son œuvre.

Quelle que soit la violence des faits et des pensées, il ne s'y mêle jamais aucun élément malsain ou trouble. Il ne s'embarrasse pas de périphrases inutiles, pas plus qu'il n'enveloppe sa pensée dans des replis tortueux. Amoureux, il va droit au but :

"arrière les paroles, passons aux actes !"

Ces actes, pour un peu brutaux qu'ils soient, restent purs, comme tout ce qui est naturel. On s'est étonné du fameux passage dans le poème *"En faveur des Femmes"* où Bernard Dechepare expose crûment ce que l'homme doit à la femme ; il faudrait avoir l'esprit bien retors pour y voir la moindre allusion malsaine ; le tableau est cru sans doute, mais tout y est naturel et propre. Cette vérité d'expression atteint à la grandeur sans éveiller aucune idée trouble ; c'est beau comme la nature créée par Dieu. Si l'amoureux est heureux, il le dit simplement ; s'il en souffre, il ne cache pas davantage son tourment.

"bonnes gens, mon cœur est toujours en larmes... c'est pour m'infliger des peines cruelles que je m'épris de vous"

Les comparaisons employées, empruntées à la vie de tous les jours, sont très simples :

"s'il m'arrive d'ensemencer le champ, bien que la paille et le grain soient à moi, je ne pourrai avoir ni l'un ni l'autre", dit l'amoureux qui a pour maîtresse une femme mariée.

L'émotion naît justement de la verueur et de la franchise des paroles ; la puissance du désir est comparée à un feu que la mer ne saurait éteindre. L'homme amoureux, sous cet aiguillon, n'entend pas se satisfaire de fumée :

"avant que je parte d'ici, il faut que vous accomplissiez ma volonté"

On ne saurait s'expliquer plus simplement.

La même simplicité d'expression, Bernard Dechepare la transporte dans le domaine spirituel ; c'est ainsi que s'adressant à la Vierge, il la prie *"de ne pas lui tourner le dos"*.

Nous avons vu quelle grandeur notre poète atteignait dans l'évocation de la Majesté Divine et dans celle du Jour du Jugement ; là aussi, les expressions sont directes et crues ; les éléments seront bouleversés :

"le soleil et la lune seront couchés dans le sang... la mer courroucée à la surface et dans ses profondeurs... ses poissons épouvantés se trouveront sortis de son sein... les arbres produiront une sueur de sang..."

Le poète ne recule devant aucun mot pouvant rendre la vérité de sa pensée ; avant la fin des temps, il faudra d'abord que le feu nettoie *"tout ce qui est sale et puant"*.

Et quelle brutalité, quel réalisme dans cette peinture de ce qui suit la mort :

"après la mort de chaque personne, trois parties se séparent : son corps que l'on jette à pourrir dans la froide terre, ses biens que ses parents se partagent tout de suite, sa pauvre âme qui cependant s'en va où elle peut ; en ce voyage si rude la compagnie manque"

Ces traits de réalisme et de crudité ne sont pas absolument spéciaux à Dechepare, ils sont inhérents à l'âme basque ; on les retrouve dans les légendes et les proverbes ; par là encore, notre poète s'avère bien l'ancêtre de la poésie basque écrite.

CONCLUSION

La place de Bernard Dechepare dans la littérature Basque

Dirons-nous que Bernard Dechepare est le plus grand poète de la littérature basque ? L'affirmation serait un peu présomptueuse ; on pourrait nous reprocher de prôner trop haut, celui qu'une patiente étude nous a fait profondément aimer.

Cependant, on ne peut nier que Dechepare se place en tête de la littérature basque, non seulement parce qu'il est le premier en date de nos poètes, mais surtout parce qu'il est parmi les plus sincères et qu'il témoigne des qualités essentielles de la race.

Il est en tout cas le plus grand parmi les écrivains basques de la première heure ; ceux-ci, pour la plupart, sont des traducteurs, des compilateurs. Le grand Axular même, dont le *Guero* reste jusqu'à présent la colonne du temple, n'est pas très original. Pierre Lafitte fait très justement remarquer qu'on trouve dans le *Guero* le souvenir de pages de Saint-Louis de Gonzague.

Liçarrague, Sylvain Pouvreau ne sont encore que des traducteurs. Seul, Arnaud Oihenart pourra revendiquer la place de poète ; il marche, ainsi que Dechepare sur les routes lyriques.

Touchant cette aurore de la littérature basque, une importante réflexion s'impose.

À part les grammairiens et les traducteurs, les écrivains basques, sauf quelques rares exceptions, n'ont d'autre inspiration que l'inspiration religieuse ; nous avons vu que toute une partie de l'œuvre de Dechepare en est imprégnée. Les "Doctrines Chrétiennes", les "Imitations", les "Évangiles", les "Manuels de Dévotion" remplissent cette production basque qui n'a guère d'intérêt qu'au point de vue linguistique.

Il faudra quelques auteurs de rare mérite pour que cette production soit parfois attachante : Liçarrague, qui a fait un si vigoureux effort pour créer une langue littéraire commune à tout le Pays basque français, Johannes Echeverri, de Ciboure, qui recueille de vieux Noëls et qui, près de cent ans après Dechepare, fait paraître son "*Eliçara Erabilceco*" magnifique d'allure et d'inspiration. C'est surtout Jean de Tartas avec son "*Onça Hilceco Bidea*" (La manière de bien mourir) parue en 1666.

C'est à ces trois derniers qu'il conviendrait de comparer Bernard Dechepare. Est-il plus grand qu'eux ? Il est du moins leur ancêtre, et sûrement leur égal. Il est difficile de soutenir qu'il puisse être plus grand que Jean de Tartas. En tout cas, il atteint à la même exaltation religieuse ; ses évocations, aussi puissantes, sont souvent plus hardies.

L'émotion n'y est pas plus forte, mais la phrase est plus virile, le relief des tableaux plus accusé.

L'originalité de Bernard réside dans la partie lyrique de son œuvre. À son époque et pendant de très longues années, la poésie lyrique n'existera dans la littérature basque que dans quelques chansons et légendes. Il faudra qu'un long siècle se passe pour qu'un Oihenart, un Bernard de Gasteluçar écrivent des chants qui ne soient pas d'une inspiration exclusivement religieuse.

Il nous est difficile de comparer l'œuvre de Gasteluçar : *Eguia Catolica (sic)*, à celle de Dechepare ; elle est trop peu connue, trop peu étudiée pour que l'on puisse porter sur elle un jugement sûr. Presque tout est à faire d'ailleurs, dans ce domaine de la littérature basque.

Oihenart est mieux connu, bien qu'il ait été traduit d'une manière défectueuse. Son œuvre lyrique : *Oihenarten Gastarea (sic) Neurthitzetan* pour charmante qu'elle soit, est loin d'approcher de la verdeur et de la puissance des poésies de Bernard Dechepare.

Notre Bernard a-t-il exercé une influence sur le développement de la poésie basque aux premiers temps de son existence ?

Non point ; car il semble bien qu'on l'ait peu connu ou qu'on n'ait pas voulu le connaître. Où étaient les exemplaires de ses livres ? Où les lisait-on ? Qui en parlait ? Tout est brumeux à ce sujet.

Il fallut arriver à l'époque contemporaine pour que l'on s'attachât à l'œuvre de Bernard. Mais alors, éditions et traductions furent fautives. À lire Bernard sur ces textes souvent défectueux ou dans ces traductions peu fidèles, on ne comprend ni la grandeur ni la beauté de son œuvre. Nous espérons que la traduction nouvelle que nous donnons ici, éclairera le texte même et permettra, à l'aide des notes explicatives, d'en mieux pénétrer le sens.

Ce sens est-il obscur ? Non, lorsqu'on le lit à la lueur de la connaissance du Pays Basque, de la vie, des mœurs de ses habitants. Dechepare, nous dira-t-on, est-il donc si difficile à pénétrer ? Il est difficile, en effet ; n'oublions pas qu'il est le premier à avoir écrit en basque ; la langue n'est pas encore pliée à l'effort qu'il lui demande. D'avoir exigé d'elle cet effort et de l'avoir exigé avec amour, restera la gloire de Dechepare. Par là, il a montré la route à ses successeurs, et il l'a montrée magnifiquement. Il ne semble pas qu'il y ait outrecuidance à dire que Bernard est le plus grand des poètes basques des premiers temps.

Est-ce à dire qu'il va garder cette place à l'époque de la Renaissance basque ? Renaissance qui, nous l'avons signalé ailleurs, peut dater de la formation à Vergara de la Sociedad de los Amigos del País et qui se

continue jusqu'à nos jours avec bien des fluctuations, des revirements d'opinion et d'inspiration.

Ici nous serions moins affirmatifs ; mais ici aussi, hélas ! nous travaillons un peu dans l'obscurité. Les œuvres des poètes lyriques modernes sont éparpillées, tronquées, les unes publiées, les autres en partie manuscrites. Cependant, ce que nous en connaissons brille parfois d'un singulier éclat.

Ramon Artola, Indalecio Bizcarondo dit Bilinch⁽³⁾, Echaun surtout sont de véritables poètes. Leur voix dépasse-t-elle celle de Dechepare ? Nous ne le pensons pas, bien qu'elles atteignent par instants à son pathétique et à sa sincérité.

Nous ne croyons pas que Bernard ait influé sur eux, au moins directement quant à l'inspiration. La sienne est trop violente, trop rude, trop directe pour avoir été reprise par des hommes qui ne redoutaient, certes, aucune vivacité d'expression, ni aucune franchise de pensée ou de parole, mais qui vivaient une vie tellement différente de celle que menait au début du XVI^e siècle le recteur de Saint-Michel !

L'œuvre de Bernard Dechepare, si elle n'a pas guidé le développement de la poésie lyrique moderne basque, reste unique dans l'histoire de la littérature euskarienne. Elle y tient une place à part ; elle est fruste, mais les éclairs d'un talent qui par endroits confine au génie l'illumine en plus d'un endroit. Si nous possédions de lui plus que les *Primitiae* peut-être nous serait-il permis de dire que Bernard Dechepare est le plus grand des poètes basques.

En tout cas, on ne saurait nier qu'il a permis l'éclosion et l'essor de la littérature euskarienne, en portant, pour la première fois la langue basque à la connaissance des lettrés. Il l'a fait "sortir sur la place" et elle y est restée, toute prête à servir d'instrument à des historiens, des grammairiens, des poètes, des écrivains religieux, instrument d'une littérature mal connue encore, mais qui mérite, comme l'euskara, de prendre rang dans le monde.

René LAFON - Gil REICHER
Pays de Cize, Espagne, Paris, Arcachon
1938-1952

NOTES

1. Nous avons expliqué ailleurs, dans *Les légendes basques dans la tradition humaine* la place extraordinairement prépondérante que tiennent les étoiles dans la mythologie basque.

2. Il serait très intéressant d'étudier en détails les amours de Dechepare, de chercher ce que l'on peut entrevoir de la physionomie de ses divers partenaires ; nous nous proposons de le faire dans un travail ultérieur.

3. Nous nous proposons d'étudier la vie et l'œuvre de Bilinch dans un ouvrage en préparation, analogue au présent ouvrage.

BIBLIOGRAPHIE

Introduction, chapitres I, II et III

Archives de Saint-Jean-Pied-de-Port, Bussunaritz-Sarrasquette, Saint-Jean-le-Vieux, Saint-Michel. Cadastres, plans et cartes.

Archives des Basses-Pyrénées, E 554.

Colección de Documentos inéditos para la Historia de España, (Madrid, 1846, t. VIII).

DUBARAT et DARANATZ. *Recherches sur la ville et l'église de Bayonne* (Bayonne, Lasserre, 1929), t. II, p. 37

ISASTI. *Compendio historical de Guipúzcoa*, édité à Saint-Sébastien en 1850 par I. R. Baroja.

Gil REICHER. *Les Basques, leur mystique, leur passé, leur littérature* (Paris, Adrien Maisonneuve, 1939).

Julio de URQUIJO. *Introducción a nuestra edición del "Lingvæ Vasconum Primitivæ" De Bernard Dechepare*, in *Revue Internationale des Études basques*, t. XXIV, p. 660-684.

Martin VIZCAY ; *Derecho de naturaleza que los naturales de la Merindad de San Juan del Pié del Puerto tienen en los Reynos de la Corona de Castilla* (çaragoça, Juan Lenaja y Quartanet, 1621).

Chapitre III en particulier

BOSCHEROU des PORTES. *Les registres secrets du Parlement de Bordeaux* (Paris, 1867).

COMMUNAY. *Le Parlement de Bordeaux* (Bordeaux, Favraud, 1886).

José Maria de HUARTE. *Los Primitivos del Euskera. Dechepare y su tiempo*, in *Euskalerrriaren Alde* (San Sebastián, Martin y Mena, 1926).

Gil REICHER et René LAFON. *Des personnages mal connus du folklore basque : Les Mairiak*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, t. CXXI, janvier-février 1940, p. 67-84.

Julio de URQUIJO. *El proceso de Dechepare*, in *R.I.E.B.*, t. I (1907), p. 369 et suiv.

Fleury VINDRY. *Les parlementaires français au XVI^e siècle* (Paris, Champion, 1910).

Sur l'imprimerie à Bordeaux vers 1545

Jules DELPIT. *Origines de l'imprimerie en Guyenne* (Bordeaux, E. Forastié, 1869).

F. LABADIE. *Imprimeurs et libraires bordelais* (Bordeaux, Monastre Picamillh, 1900).

Chapitres IV et V

Fac-similé de l'édition princeps des *Lingvæ Vasconum Primitivæ* in *R.I.E.B.*, t. XXIV (1933), p. 523-578.

R. M. de AZKUE. *Morfología vasca* (Bilbao, 1925).

Prince Louis-Lucien BONAPARTE. *Le verbe basque en tableaux* (Londres, 1869).

Henri GAVEL. *Grammaire basque*, t. I (Bayonne, 1929).

Henri GAVEL et Georges LACOMBE. *Grammaire basque*, t. II, inachevé (Bayonne, 1937).

Georges LACOMBE. *Notes sur diverses traductions de quelques vers de Dechepare*, in *R.I.E.B.*, t. VI (1912), p. 142-146.

Abbé Pierre LAFITTE. *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)* (Bayonne, "Le Livre", 1944).

René LAFON. *Le Système du verbe basque au XVI^e siècle* (Bordeaux, Publications de l'Université de Bordeaux, Delmas, 1944). Tome I : *Les formes simples du verbe basque dans les principaux textes du XVI^e siècle. Structure du système et emploi des formes*. Tome II : *Le système des formes verbales à auxiliaire dans les principaux textes basques du XVI^e siècle*.

Ernst LEWY. *Zu Dechepare*, in *R.I.E.B.*, t. XXV (1934), p. 225-239.

Hugo SCHUCHARDT. *Baskische Studien* (Wien, 11893). *Dechepareana*, in *R.I.E.B.* *****, t. V (1911), p. 445-450.

Julio de URQUIJO. *Introducción citée plus haut. A propósito del Dechepare Elikatu, "mantenerse", "pasarse", "abstenerse"*, in *R.I.E.B.*, t. XXV (1934), p. 312-315.

Sur la versification :

AUBERTIN. *Origines et formation de la langue et de la métrique françaises* (Paris, Belin, 3^e édition, 1883).

Wilhelm CHRIST. *Metrik der Griechen und Römer* (Leipzig, 2^e éd., 1879).

G. LOTE. *Les origines du vers français*, in *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix*, t. XXI (1938 et 1939), 3^e et 4^e fasc., p. 219-425. *****

Edmund STENGEL. *Romanische Verslehre*, in GRÆBER, *Gundriss der romanischen Philologie*.

Pedro Henriquez UREÑA. *La versificación irregular en la poesía castellana* (Publicaciones de la Revista de Filología española, Madrid, 1920).

Chapitre VI

ANGLADE. *Les Troubadours provençaux en Biscaye*, in *Revista de Filología española*, t. XV, 1929.

MAGNI PERS Y RAMONA. *Historia de la lingua (sic) y de la literatura catalana* (Barcelona, 1857).

Amédée PAGES. *Auzias March et ses prédécesseurs* (Paris, Champion, 1911).

F. R. CAMBOULIN. *Essai sur l'histoire de la littérature catalane* (Paris, Durand, 1858).

James FITZ et Maurice KELLY. *Littérature espagnole* (Paris, Colin, 1913).

Jean CAMP. *Histoire de la littérature espagnole* (Paris, Presses Universitaires, 1943).

Abbé Pierre Lafitte. *Euskaldunen Loretegia* (Bayonne, Lasserre, 1931).

FRANCISQUE-MICHEL. *Le Pays-basque* (Paris, 1857).

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

Introduction

- État des recherches sur Bernard Dechepare

Chapitre I

- Maisons et Églises

Chapitre II

- Le pays de Cize et sa situation politique au temps de Bernard Dechepare

- Le pays de Cize

- Sa situation politique au temps de Bernard Dechepare

Chapitre III

- La vie et la personne de Bernard Dechepare

- L'enfant de Cize et l'adolescent

- Le prêtre

- Le prisonnier de Pau

Chapitre IV

- *Les Prémices de la langue des Basques*. (Traduction)⁽¹⁾

- Préface

I - La Doctrine chrétienne

- Les armes contre la mort

- Les dix commandements

- Le Jugement général

- Oraison

II - Critique des amoureux

III - En faveur des femmes

IV - Poème des mariés

V - Celui qui est amoureux en secret

VI - La séparation des amoureux

VII - L'amoureux jaloux

VIII - La demande du baiser

(1) Dans le manuscrit le mot "Texte" entre parenthèses est barré, l'auteur ne mentionne plus que la traduction.

- IX - La requête d'amour
- X - La dispute des amoureux
- XI - Faites-moi le plaisir de vous en aller au diable
- XII - Le mépris de la cruelle
- XIII - La chanson de Monsieur Bernard Dechepare
- XIV - Contre-pas
- XV - Sauterelle
- Notes explicatives⁽²⁾

Chapitre V

- La langue de Bernard Dechepare
- I - Sons ; notations ; modifications phonétiques
- II - Morphologie
 - A - Déclinaison et mots invariables revoir*****
 - B - Conjugaison
- III - Syntaxe
- IV - Vocabulaire
- V - Versification

Chapitre VI

- Le milieu littéraire. Les influences possibles
- Les troubadours français
- Les Catalans
- Les Castillans

Chapitre VII

- Le talent de Bernard Dechepare
- Le chant du pays
- Le chant de l'amour
- Le chant de la foi
- Le réalisme de Dechepare

Conclusion

La place de Bernard Dechepare dans la littérature basque⁽³⁾

Bibliographie

(2) Dans le texte dactylographié les "Notes critiques" ont été barrées et remplacées par les "Notes explicatives", de même, la mention "Tableau de correspondance entre la 1^{re} ligne de chaque page de l'édition originale et la présente édition" a été barrée.

(3) Le livre de la conclusion a été rajouté à la main.